

LÉGENDES :**HÉROÏNOMANES AFGHANS**Reportage photo de **Sandra CALLIGARO**

Afghanistan, 2007 - 2008

**Photo 01 -**

Dans les ruines de Tchaman Ouzouri, à Kaboul, près du stade, un fumeur d'héroïne s'abrite du vent pour éviter que sa poudre ne s'envole, et pour, par la même occasion, cacher son visage aux officiers de police faisant leur ronde quotidienne dans ce quartier qu'ils savent fréquenté par de nombreux toxicomanes et dealers. Kaboul.

**Photo 02 -**

Certains usagers, parce qu'ils recherchent des sensations plus fortes, ou parce que leurs autres veines apparentes se sont infectées en raison de la fréquence des prises et du manque d'hygiène, s'injectent dans le cou. L'opération se révèle délicate et demande de l'entraide : pendant que l'un retient sa respiration afin de remplacer le garrot, l'autre injecte. Squat de Dehmazang, Kaboul.

**Photo 03 -**

Jabar, fumeur d'héroïne, dit avoir 17 ans, mais doit en avoir 12, 14 tout au plus. Déjà, il a pris l'habitude de venir zoner quotidiennement dans les ruines de cet ancien centre culturel soviétique; dans le quartier de Dehmazang; à Kaboul. « Mes parents m'ont attaché plusieurs fois à la maison pour m'aider à arrêter la drogue mais je deviens violent. Ils préfèrent me donner tous les jours 150 afghanis pour payer mes doses quotidiennes et savoir que je ne vole pas même si mon père doit travailler très dur au marché pour cela et qu'il en souffre. Ils considèrent que je suis une victime. J'ai de la chance. Car les drogués sont souvent abandonnés par leur famille qui les considère comme des criminels aux yeux de l'Islam». Derrière, Mohamad Achim, ancien injecteur d'héroïne (à l'époque) s'est résolu à la fumer car ses membres trop infectés ne peuvent plus supporter les piqûres. Il recommencera les injections quelques mois plus tard; ses plaies quelques peu guéries; principalement parce que "ça revient moins cher". Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 04 -

Le petit jour à Dehmazang : les hommes les plus courageux et les moins usés par la drogue partent au bazar dans l'espoir d'y trouver un travail à la journée. Les ruines de cet ancien centre culturel soviétique sont devenues un véritable refuge et un repaire pour les Afghans héroïnomanes expulsés d'Iran. De quelques 50 usagers y vivant il y a tout juste deux ans, ils sont maintenant plusieurs centaines à avoir élu domicile des les ruines du centre détruit durant la guerre civile. Tout au long de la journée de nombreux usagers "non-résidents" transitent également par le centre pour acheter et consommer à l'abri des regards. Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 05 -

Injecteur, dans les ruines du squat de Dehmazang. Kaboul.



Photo 06 -

Fin d'après-midi dans le squat de Dehmazang. Des usagers préparent leurs shoots à la lumière des bougies. Kaboul.



Photo 07 -

L'hiver est rude en Afghanistan, les températures descendent parfois jusqu'à - 20 degrés. Une chaikhana (littéralement "maison de thé") improvisée sert du thé, aidant à lutter contre le froid. Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 08 -

Ramazon soigne les plaies de son fils Reza, 19 ans. Tous les deux dépendants, ils vivent dans le squat depuis qu'ils ont été expulsés d'Iran. Nous sommes en Décembre, la brûlure de Reza remonte à six mois déjà, mais la plaie est pourtant toujours à vif. Après son shoot, il s'était assoupi avec sa cigarette encore allumée, et du fait de la léthargie opiacée dans laquelle il était, il ne s'était pas rendu compte que ses vêtements et sa peau brûlaient. Plongés dans le même état, les personnes qui se trouvaient à ses côtés non plus. Il mourra de septicémie quelques mois après, au printemps. Son père le suivit un mois après, d'une overdose à la sortie d'une cure de désintoxication qu'il avait entrepris après le décès de son fils. Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 09 -

Le manque, la paranoïa qu'il entraîne. Mohamad Achim cherche désespérément des petits paquets de poudre, qu'il n'aurait pas fini. Mohamed Hachim a 50 ans, c'est un des « anciens » du centre. Sous les Soviétiques, il a tout perdu. Ses parents, sa femme, ses enfants. La roquette a aussi emporté son envie de vivre. Depuis 20 ans, il prend de l'héroïne pour oublier. Il mendie dans les rues pour récupérer quelques afghanis et se payer ses trois doses quotidiennes : trois dollars (soit un dollar la dose, trente fois plus qu'il y a dix ans). Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 10 -

Mussa Ahmadi, 18 ans. Il y a quelques mois encore, à son arrivée dans le squat, Mussa avait les joues roses, servait dans la petite chaïkhana de fortune mise en place dans le squat, et prenait soin de lui, tout simplement. Animé par l'espoir de pouvoir aller en Iran prochainement retrouver sa famille restée là-bas. Aujourd'hui, 8 mois après, il est devenu un vrai « junkie », constamment assommé par l'héroïne et les Valium qu'il consomme en forte dose. Il a perdu 20 kg ce dernier mois, et avec toute son envie de vivre. Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 11 -

Issa est mort d'une overdose, un matin de Janvier, quelques jours après l'Aïd. C'était un jeune homme de 23 ans. Réfugié en Iran depuis de nombreuses années, il avait été expulsé deux années auparavant, mais sa famille est toujours là-bas. Ayatullah, un de ses amis drogués qui vivait avec lui dans le squat de Dehmazang, le pleure à la morgue. C'est lui qui a organisé et payé les frais de ses funérailles, s'élevant à 80 dollars. Kaboul.



Photo 12 -

Sur la tombe d'Issa. Kaboul.



Photo 13 -

Hussein, quelques jours avant de mourir. En raison d'une grosse phlébite, Hussein ne peut plus se lever et se laisse agoniser depuis plusieurs semaines, et attend une mort qui tarde à venir. Par solidarité, les autres usagers essaient de s'occuper de lui comme ils peuvent, partagent un peu de poudre jusqu'à constituer une dose à lui injecter, chassant les mouches que ses nombreuses autres plaies et escarres attirent, et lui ayant déniché une couverture de survie. Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 14 -

Les drogués, oubliés d'une « reconstruction » lente et poussive qui ont trouvé refuge dans la drogue pour oublier une vie de misère et de deuils répétés après près de 30 ans de conflits incessants dans le pays. Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 15 -

Usager dans les ruines de Dehmazang. Certains ont vite compris les bénéfices qu'ils pouvaient tirer en montant des petites boutiques de fortune proposant les produits essentiels aux héroïnomanes. Papier toilette pour fabriquer des mèches, allumettes, cigarettes, emballages de chewing-gum dont le papier aluminium sert pour faire chauffer l'héroïne, Valium et doses d'héroïne à l'unité (1 dollar). Squat de Dehmazang, Kaboul.



Photo 16 -

Ghulam Gaws chez lui avec sa mère et ses neveux. Sa mère est attristée qu'en raison de sa toxicomanie, son fils ne soit toujours pas marié à 30 ans passés. Jalalabad.



Photo 17 -

Abdul Qayoum fume son héroïne, devant deux de ses enfants, insouciant. Lui et sa femme sont des fumeurs quotidiens d'héroïne et, du fait de la promiscuité - ils vivent entassés dans cette pièce unique - leurs enfants sont déjà dépendants, à force de respirer la fumée. Le plus jeune a à peine trois ans. Kaboul.



Photo 18 -

La famille de Belal Ahmad, fumeur d'héroïne, avant d'être expulsé du camp d'anciens réfugiés de Kamar, à la sortie de Kaboul, qui a fermé ses portes sur arrêté gouvernementale. N'ayant pas suffisamment de revenus pour louer leur propre logement, un ami a accepté de les héberger dans une des pièces de sa maison. Il veut l'aider à se désintoxiquer, et c'est d'ailleurs la condition pour que la famille reste chez lui : que Belal Ahmad entre en cure le plus rapidement possible. Kaboul.



Photo 19 -

Préinscription en cure dans la section réservée aux toxicomanes de l'hôpital de Jalalabad. Le fait même de réussir à entrer en cure ne repose pas sur la simple volonté et détermination du futur patient à se désintoxiquer. Obtenir une place dans un centre s'avère être une chose délicate, et décourageante : même si les cures sont gratuites, les places y sont chères, en raison du nombre limité de places. Il y a généralement plusieurs mois d'attente et de prétraitement avant de pouvoir être réellement interné. Et, à cette insuffisance d'infrastructure, s'ajoute un autre problème : comment nourrir sa femme, ses enfants, pendant la durée de la cure ? Seuls ceux qui ont une famille pouvant les supporter financièrement ont une maigre chance de s'en sortir. Hôpital de Jalalabad.



Photo 20 -

Délaissant son repas, ce toxicomane qui vient d'être interné au Nejat Center de Kaboul, ressent les premiers symptômes de manque - des frissons secouant le corps entier. C'est le début du sevrage physique, qui va durer trois jours minimum. Kaboul.



Photo 20 -

Les premières heures de désintoxication, dans le centre Nejat, Kaboul. Sans possibilité de recours aux produits de substitution - puisque interdits en Afghanistan - pour atténuer les souffrances, les patients attendent longuement que leur corps se désintoxique d'années d'héroïne. Ils sont également conscients que près de 90% d'entre eux rechuteront dans les quelques mois suivant la sortie des trop courts 15 jours de cure. Kaboul.